

Une poupée de cire

Par Morgane Desaunais, lauréate du concours de nouvelles 2012, « Plus dure sera la chute... », catégorie « lycées ».

Maman est morte. Une bombe a explosé sur la maison par un matin frais d'avril. Papa était au front depuis huit mois. Fanette, ma petite chienne, m'a sauvé la vie parce que je la promenais lorsque la bombe est tombée. Il ne restait rien de notre jolie maison, pas un souvenir, juste une épaisse colonne de fumée noire. Nous vivions à l'écart du monde, dans la campagne depuis que la guerre avait éclaté et papa disait dans ses lettres que, là-bas, nous étions en sécurité. Papa s'est trompé.

Ce jour-là, je suis parti vers la ville qui reposait dans l'ombre, au pied de la montagne. Avant la guerre, j'habitais dans un village de pêcheurs au bord de la mer. Un jour les gens de l'armée sont venus chercher papa et maman a pleuré. Elle aurait sûrement beaucoup pleuré si elle m'avait vu marcher toute la journée et toute la nuit sans eau ni nourriture. Fanette restait toujours à mes pieds, elle était si gentille cette petite chienne. Parfois, un avion vrombissant nous survolait, alors on s'allongeait blottis l'un contre l'autre en attendant qu'il passe. Des larmes coulaient toutes seules le long de mes joues traçant un sillon humide sur mon visage couvert de poussière. La lune venait rivaliser avec le soleil, prête à lancer son armée d'étoiles argentées. Dans le calme de la nuit j'ai regardé la pleine lune, énorme ballon nacré flottant doucement au-dessus des maisons et des immeubles qui se découpaient dans le lointain. Je savais qu'une nouvelle vie m'y attendait et je priais silencieusement pour que maman veille sur moi encore un peu.

Lorsque nous sommes arrivés aux portes de la ville, un soldat très jeune s'est précipité en criant que le couvre-feu n'était pas encore levé. Je me suis d'abord senti comme un idiot parce que je ne connaissais pas ce mot mais je l'ai vite compris en découvrant les rues désertes uniquement foulées par quelques soldats en uniformes. Il nous a conduits dans les locaux de la police où j'ai raconté mon histoire à une gentille dame qui s'appelait Katia. Elle m'a donné un verre d'eau fraîche puis elle a dit au jeune soldat que je devais aller à l'orphelinat. J'ai protesté, papa reviendrait bientôt pour me chercher ! Non je n'étais pas un orphelin ! Elle a souri tristement et il m'a emmené. Je ne connaissais rien de la ville, ni les immenses rues pavées ni les tristes bâtisses grises se dressant un peu partout comme des monstres prêts à attaquer. Les gens commençaient à sortir de chez eux, la tête basse sans prêter attention aux autres. Le jeune soldat conduisait rapidement le camion militaire, il semblait impatient de se débarrasser de moi. L'orphelinat se trouvait dans la banlieue, là où des anonymes crèvent seuls dans la rue au milieu des rats. Une bonne dame nous a accueillis, Fanette et moi, d'un sourire chaleureux. L'orphelinat était bondé, apparemment beaucoup d'enfants ne voyaient jamais revenir leurs parents. Moi, j'étais certain que papa reviendrait bientôt.

Je ne connaissais que le joyeux petit confort de notre foyer et je n'aurais jamais imaginé qu'un jour je dormirais à même le sol, enroulé dans une couverture dévorée par les mites au milieu d'une

soixantaine d'autres enfants. La chaleur était écrasante dans le dortoir, l'odeur écœurante et une rumeur assourdissante y régnait constamment. La journée, les enfants livrés à eux-mêmes erraient à travers les ruelles sombres du voisinage, certains prêts à chiper le moindre quignon de pain, d'autres appelant leur mère comme des chatons égarés. Tous les soirs nous mangions une horrible purée toujours un peu plus liquide à cause du prix des denrées alimentaires qui ne cessaient d'augmenter. Je laissais Fanette partager mon assiette mais bien souvent elle préférait chasser des rats plutôt que de poser les babines sur cette texture boueuse. J'ai compris pourquoi maman me grondait lorsque je faisais des caprices à la maison.

Maman et papa me manquaient beaucoup alors, parfois, quelques larmes s'égarèrent sur mes joues. Les autres enfants aussi pleuraient sans cesse sauf une fille de mon âge. Elle s'appelait Sélène et elle était jolie. Elle encourageait les plus petits à effectuer les tâches ménagères en chantant, en dansant, en s'amusant comme avant. Elle racontait des contes de fées que j'écoutais discrètement en pensant qu'elle ne me voyait pas. Un soir pourtant, Sélène est venue se glisser silencieusement entre Fanette et moi. Je l'ai regardée, pas dans les yeux parce que les filles sont parfois intimidantes avec leurs grands cils battant comme des ailes de papillons.

- Es-tu déjà allé sur la montagne ? A-t-elle murmuré.

- Non.

- On dit qu'il existe une vallée où le souffle du vent porte jusqu'aux regards des vivants les silhouettes de ceux qu'ils ont aimés.

J'ai croisé son regard d'opale luisant au milieu de l'obscurité du dortoir. Papa disait souvent que ces histoires merveilleuses n'étaient que fables, de jolis contes pour endormir les petits enfants. J'aimais répéter les paroles de papa, agir comme lui en espérant devenir le même homme plus tard. Seulement voilà, lui aussi pouvait faire erreur, oui, puisque maman est morte. Elle me manquait tellement, surtout dans les ténèbres du soir, juste avant de m'endormir...

Nous avons quitté l'orphelinat cette nuit-là, sur un coup de tête, sans réfléchir. Qu'avions-nous à perdre de plus ? La directrice dormait avachie sur la table de la cuisine, la main droite crispée sur une bouteille de whisky bon marché. La pauvre femme faisait toujours bonne figure face à nous mais ses tourments la rongeaient de l'intérieur. Rendue ivre par le désespoir plus que par l'alcool, elle oubliait souvent de fermer la porte à clef alors nous sommes sortis sans bruit dans la rue inondée de brume. Le sentier s'élevant vers la montagne se trouvait à quelques centaines de mètres, il ne restait plus qu'à le rejoindre sans se faire repérer. Fanette ne paraissait pas nerveuse, et elle a du flair ma petite chienne, j'en ai donc déduit que nous pouvions passer librement. Sélène marchait à ma droite, un peu devant, toute frêle dans sa robe de laine. J'aimais bien la regarder.

Le chemin accru de la montagne se dressait devant nous, bordé d'épicéas, d'aulnes et de mélèzes qui

semblaient chuchoter des paroles secrètes au vent sur notre passage. Le brouillard était bas, en levant les yeux nous pouvions voir les étoiles semblables à de petits diamants étalés sur une étoffe sombre. Nous avons marché vers elles. Depuis que les hommes partaient au front par vagues successives, la montagne demeurait inhabitée, les femmes refusant de rester seules là-haut. Les quelques chalets de bûcherons que nous croisions étaient clos, sans vie. Parfois, l'ombre d'un renard effrayé par nos pas se faufilait brusquement vers un fourré dans un craquement de brindilles. Nous trébuchions sur des pierres, Sélène s'est même écorchée les genoux en tombant sur le sol rocailleux. Je ne sais pas combien de temps nous avons obligé nos malheureuse jambes à avancer mais le soleil brillait depuis plusieurs heures lorsque Sélène s'est assise sur une souche, épuisée. Nous avons quitté le sentier, nous étions égarés au beau milieu de la forêt dans une petite clairière. Tout près, on entendait l'eau d'un ruisseau paisible couler lentement et les gazouillements des oiseaux qui s'y baignaient. Fanette s'amusait à pourchasser les lapins, nous espérions qu'elle puisse en prendre un. Un soir, elle a finalement ramené une perdrix bien grasse pour notre plus grand plaisir.

Plus les jours passaient, plus les animaux apprenaient à se méfier de ma petite chienne s'exilant alors vers d'autres coins de la forêt. Nous avons donc décidé de repartir à la recherche de cette fameuse vallée dont Sélène parlait comme d'un rêve, d'une légende qu'aucun adulte ne voudrait croire. Je lui faisais confiance, je voulais rester près d'elle et c'était tout ce qui comptait. Nous vivions comme les grands explorateurs des romans d'aventure : égratignés, les vêtements déchirés, nous contentant des ressources de la nature, loin des règles du monde humain. La vie dont tous les petits garçons rêvent. Les contes de Sélène berçaient nos soirées, ses chansons cadençaient notre allure la journée. Elle ne souriait jamais. Son visage enfantin déjà fané par les tourments de la vie. Quelque chose dans sa voix, une infime vibration trahissait l'amertume de son âme. Toutefois, elle était capable de gaieté et, durant ces instants précieux, une joie contenue se lisait au fond de ses yeux. Je l'aimais comme une sœur, une amie, une fiancée ! Elle rougissait sous mes regards affectueux et insistants, même si elle les appréciait. Nous apprenions à nous apprivoiser, Sélène craintive et fuyante, et moi essayant de l'impressionner par des parades ridicules. Parfois – j'ai honte - j'en oubliais presque ma pauvre mère, brisée sous les décombres de notre maison. Ma pauvre mère qui, là-haut, devait se faire bien du souci pour son fils. Et mon père... Reviendrait-il me chercher ?

Toutes les quêtes trouvent leur dénouement, la nôtre également. Au crépuscule d'une journée particulièrement chaude, nous avons découvert la vallée de Sélène. Nous mourions de soif, Fanette ne trouvait plus de proies depuis deux jours et la faim se faisait de plus en plus ressentir. Les baies sauvages nous rendaient malades, surtout Sélène qui délirait blottie contre moi toutes les nuits en se tordant de douleur. Je songeais à retourner en ville à cause de son état inquiétant mais elle refusait catégoriquement.

- De toute façon, tu ne saurais même pas rentrer, lançait-elle froidement.

Inlassablement, je lui répétais que notre voyage nous avait conduit assez bas sur le flanc ouest de la montagne, qu'il suffisait de la contourner, qu'elle n'était pas si grande, que la ville était plus proche qu'elle ne le pensait. Sélène n'écoutait rien, elle me tournait le dos et continuait. Évidemment, Fanette prenait son parti et elles avançaient toutes deux la tête haute, sans plus me prêter attention. Les beaux jours du printemps se présentaient plus ardents que d'habitude faisant de chacun de nos pas un calvaire sans nom. Je priaï silencieusement maman de m'aider encore une fois, essuyant du revers de la main une larme furtive. Sélène a crié. J'ai ouvert les yeux, à genoux, le front trempé. Quelques secondes plus tard, mon visage baignait dans un océan de boucles blondes.

- Nous y sommes ! Regarde ! C'est ici, je le sais !

Une vallée verte s'étendait devant nous habillée de fleurs printanières et qui gardait jalousement en son milieu, un lac aux eaux ambrées par le soleil couchant. Fous de joie, nous avons dévalé une pente abrupte, couru comme des déchainés pour nous jeter à l'eau tout habillés. L'eau tiède nous enveloppait comme les bras d'une mère protectrice. Fanette frétillait comme une carpe en effectuant de grands cercles autour de nous. Sélène riait, radieuse, la nuque rejetée en arrière. Je l'ai serrée dans mes bras. Nous étions vivants.

Je me suis réveillé au milieu de la nuit. Sélène respirait paisiblement et Fanette, en plein rêve, agitait les pattes frénétiquement. Une brume argentée régnait sur le lac. Maman me souriait, assise au bord de l'eau. Je l'ai rejointe. Une larme nacrée glissait lentement le long de sa joue droite. Maman, pourquoi pleures-tu ? Sa main a frôlé tout doucement mon visage. J'ai attendu la caresse de sa peau contre la mienne, la cajolerie tendre d'une mère pour son fils. Rien. Rien d'autre que le vague souvenir de l'agréable chaleur d'une paume sur mes joues. Elle n'était plus que du vent.

Sélène me secouait depuis plusieurs minutes lorsque j'ai enfin abandonné mon rêve. Elle pointait le ciel du doigt d'un air paniqué. Une dizaine d'oiseaux métalliques porteurs d'œufs meurtriers planaient vers l'est.

- Lève-toi ! Ils ont déjà commencé ! Ils bombardent la ville, allez !

En effet, l'écho effroyablement proche des explosions résonnaient dans notre vallée. Sélène se précipitait déjà vers ce tonnerre de haine, Fanette sur les talons. Je l'ai vivement rattrapée par le bras. Que faisait-elle ?

- Nous devons aider les petits de l'orphelinat !

- C'est sans doute déjà trop tard. Que veux-tu ? Courir à la mort ? On pourrait rester ici, tous les trois, pour toujours.

- Alors tu comptes les abandonner ? Sois un homme !

Ses yeux si clairs en temps normal me jetaient des éclairs de colère. Je ne voulais pas quitter cette vallée, animé par l'espoir de revoir encore ma mère la nuit prochaine. Pourtant, je savais que je ne pouvais pas vivre dans une illusion. Je savais aussi que Sélène ne m'attendrait pas, que le regard de

dégout qu'elle me jetait ne quitterait plus jamais mon esprit si je restais. Et puis, elle avait raison, je n'étais qu'un lâche, indigne de son soldat de père. J'ai hoché la tête en signe d'assentiment. Elle m'a alors entraîné dans une course folle à travers la forêt, ne nous arrêtant que pour boire et reprendre notre souffle.

Le lendemain matin, nous étions sur le même sentier bordés d'épicéas, d'aulnes et de mélèzes que quelques semaines auparavant. En revanche, le paysage qui s'offrait à nos yeux ne ressemblait en rien à ce que nous avons quitté. Plus un seul bâtiment debout. L'odeur de la mort empestait les rues envahies de vermines. L'orphelinat reposait en un amas de débris et de cendres. Sélène sanglotait en silence, accrochée à mon bras. Au milieu de ces ruines dormait une poupée de cire au visage morcelé. Où était la petite fille qui l'aimait ? Celle qui l'avait vêtue de cette robe rouge noircie par la suie. Une enfant qui ne comprenait pas pourquoi les hommes passent leur existence à s'entretuer. Comment osaient-ils voler des vies innocentes ?

Des coups de feu. Sélène s'agite à mes côtés. Ils tuent au hasard le jour comme la nuit. Tous les survivants sont réunis dans le centre-ville et ils tentent tant bien que mal de se cacher. Nous nous sommes fait prendre. J'ignore où se trouve ma pauvre Fanette, j'espère qu'elle va bien et qu'elle vivra heureuse. Des pas lourds résonnent dans la rue. Ils passent. Parfois, on essaye de lutter avec d'autres gamins en jetant des pierres. Un combat perdu d'avance : que peuvent des cailloux contre des fusils ? Avec Sélène, nous regardons souvent la montagne, le lieu de nos rêves. Je ne regrette rien. Maman, je viendrai vite te rejoindre au bord de ton lac aux eaux claires ! Papa, pardonne-moi si je ne peux plus t'attendre.

J'habite désormais les grands boulevards de marbre et d'acier au pied de la montagne. Ceux qui me tueront ce soir ou demain, ne sauront jamais comme mon histoire fut belle ; dans la ville d'en bas, quand la nuit tombe, il m'arrive de rêver d'un monde sans guerre, un monde où les enfants des rues pourraient dormir jusqu'au matin.

Morgane Desaunais.